

## II

COMME LA MÉMOIRE remonte en nous la neige de l'enfance le froid sourd des planches mal ajustées du toit des murs et du perron qui craque à chaque pas nos peines étalées dans le silence de l'hiver entre les mots muets qu'on ne dit qu'avec les yeux du cœur en berne et la chanson coincée des gestes qui permettent qu'on vive encore et qu'on pleure et qu'on rie et qu'on ait une fois de plus peur de ce froid de cette absence de cet écart entre chacun de nous

L'hiver s'amoncelle au creux des routes le rouleau passe après chaque bordée pour simuler un chemin fragile jusqu'à l'autre dans la brume du village et plus loin encore dans le bruit du linge sur la corde le vent nous souffle des mots que nous ne dirons jamais

qui oserait dans ce froid de paroles autour des gestes nécessaires chacun selon sa peine à nous porter plus haut dans l'espoir que tous ces gestes cette douleur et ce chagrin accumulés ouvrent la douceur d'une tendresse à venir qui nous ferait soudain hors les formes imposées naître de chair réelle après tous ces refus

AUBE ÉCLATÉE d'herbe au réservoir le  
Gange coule son lait de Zanzibar à Bom-  
bay les eaux scintillent dans le re-  
gard des vaches falsifient le cobra dans le  
singé léopard homme dieu des sa-  
vanes Iroquois voyageurs la litanie  
des peuples se succède

où allons-nous de souffle écorchés dans  
nos mots par quelle étoile éteinte que nos  
cœurs transfigurent la loupe des  
regards en vain fouille l'été l'hiver sèche  
ses joncs désespère les grives où  
allons-nous de neige à courir en nos pas  
sentinelles à venir de phoques inviolés  
dans le carbone et le butane la lyre  
des matins s'oxyde le Saint-Laurent de sa  
boue calcifie les métaux de tous les  
poissons morts

nous ne savons plus vivre hormis en nos  
tombeaux

recueillis dans nos corps auréolés chaque  
circuit d'étoiles conspire nos chemins  
propices voyageurs Florence a dis-  
paru dans la fureur de Rome Athènes  
s'est assoupie New-York n'est plus qu'un  
nom sans le silence éclos de la  
passion où allons-nous de glace en pôles  
de sang sinon dans les dérivés où s'accro-  
chent nos mains les ogres sont  
mortels en leur désert remplis de faims

COMME J'AI MAL à l'âme entre les  
osmose du corps      suffit d'une porte  
éclairée la promiscuité soudaine de la  
terre et des cieux les étoiles qui scintil-  
lent et tout le reste au fond des yeux  
suffit d'une rose à peine sur la  
clôture de juillet d'un gamin nu dans la  
lumière d'un peu de temps d'un peu de  
cris la nécessaire mesure l'avant-dernière  
syllabe la craie moulue du mirage et  
l'enfance dans l'eau jusqu'au cou  
suffit d'être secours aux mères avec la  
nécessité du mensonge l'arme crue du  
pardon sur la tempe la loyauté des sujets  
le peloton d'exécution le silence des uns  
et des autres un peu de rêves dans les  
souliers la connivence des élus et la croix  
de dieu dans la fonction      le reste  
nous sera donné malgré les rigueurs du  
sevrage par surcroît d'audace en avril  
avec le cœur des érables dans la tour-  
mente du cap

**LA FAIM nous maintient dans l'existence  
le sel nous lave des remords in-  
crustés les plaisirs sont odorants à mi-  
nuit comme il se doit on se vend heureux  
d'être choisi avant d'être englouti dans  
l'urne à tout usage**

L'ÂME EXISTE-T-ELLE entre les cris du corps ou n'est-ce qu'un vœu qui nous permet de vivre les escales sont remplies de brume chaque soir nous rappelle sa nuit comme si nous avions quelque chose à répondre hormis les lieux communs qu'on égorge

les dieux sont cachés derrière nous entendons marcher sans savoir bouger frémir parfois parler mais tout est si confus si muet sur les écrans la grange est vide les animaux prématurés à peine un point mortel entre les côtes l'arrêt subit du geste les mots figés l'espace dont on parle la lumière crue des entonnoirs

nous ne savons rien à peine des prévisions sans fondement cet acharnement sans espoir ce tic d'existence et ces reflets sur le mur

il n'y aurait rien de mieux que le silence nous en sommes incapables les remous nous transpercent écrivons une autre page un autre livre les feuilles ont des raisons qu'ignorent les écrivains

IL EST QUATRE HEURES MOINS  
QUART je n'ai rien à dire le ciel s'ennuie  
dans l'armoire les eaux sont sur la corde  
le rêve passe une nuit encore un jour  
peut-être et quoi d'autre sinon cette étoile  
au loin ce tremblement subit de la  
lumière dans l'eau ce frémissement des  
artères dans le puits la mie du pain  
s'enflamme nos pas s'insurgent nos faims  
dansent au bout des rues il est  
quatre heures moins quart le jour baisse  
le goût de vivre aussi le soleil roule encore  
une fois ma main cherche la tienne ton  
corps nu criblé d'étoiles comme la folie  
semble douce mais combien plus difficile  
il est quatre heures moins quart je  
n'ai rien à dire le sang coule dans  
mes artères avec le vent dans la lumière le  
vertige dans mon iglou les bruits du jour  
s'effacent les horloges sont étranglées le  
respect des convives le sermon sur la  
montagne je n'ai rien à dire un chat  
miaule dans l'herbe haute un enfant  
pleure derrière un mur le cours des astres  
est aboli les souris dansent j'ai mis la  
main à la charrue les blés sont mûrs les  
arbres enneigés il est quatre heures  
moins quart dans la lumière diffuse je  
n'attends pas d'autres miracles les  
porcelets sont bien nourris il y aura du  
jambon pour Noël de la tourtière et des  
cretons il est quatre heures moins  
quart le temps s'espace à me manquer les  
rides figent sur les masques la mort  
continue malgré les grèves sauvages  
je n'ai rien à dire